

Jean-Loup Trassard

La farine et la poudre

Dans la nuit du 7 au 8 décembre que ça prit. Au matin on trouvait des oiseaux chus sous les arbres. Le cœur leur avait gelé. Dame, un froid pareil ! Là il se mit à neiger pour de bon, neiger, neiger jusqu'à Noël. Y en avait par endroits plus d'un mètre.

D'avant l'été déjà le temps n'était pas d'accord, tout le mois de juillet pourri par l'eau et les grains forcément gâtés. On avait fait une demi-récolte et encore de la plus mauvaise sorte. A peine les moissons finies, débuta une période de sec : damée auparavant sous la pluie, la terre devint dure comme une pierre. Du début août à la Saint-Martin, oui, mi-novembre, impossible de travailler pour semer, ou seulement dans les pièces humides. Fin novembre on essayait encore de mettre du grain en terre, selon ce que le temps permettait, premières neiges, premières gelées.

Donc de la neige comme jamais vu. Les chemins bouchés, chacun creusant devant sa porte, les chevaux en avaient jusque sous la panse et ne pouvaient même pas avancer. Quelques journées de soleil la firent fondre, les sillons étaient décachés, le blé qui levait sans protection, alors le gel revint, violent, d'un seul coup les grains furent perdus. D'abord la campagne n'était qu'une glace ! Des grands arbres éclataient, fendus sous la hache du froid, le cidre avait gelé dans les barriques, d'aucuns marchaient sur les rivières comme sur des routes, les juments attelées aux tombereaux pouvaient y charroyer de la pierre, la glace couvrait, jusqu'à un demi-mètre d'épaisseur. Le pire c'est que les moulins depuis longtemps ne tournaient plus, la roue prise dans leur bief glacé. Le monde n'avait pas de farine d'avance, les légumes évidemment pourris, il ne restait guère à manger... Quelques châtaignes, plus de pain, plus de soupe, plus de bouillie. Les grains, d'ailleurs, avaient tout de suite atteint des prix excessifs.

De nouveau la région fut envahie par le haut, sous des chutes de neige à faire peur, denses à confondre ciel et terre. Ravins ruisseaux chemins et palissades, tout disparut dans les amoncellements de la neige, ne restait que le haut des arbres, çà et là une maigre fumée. La campagne en désolation. Des malheureux, sortis de leur trou, pillaient les bois même en plein jour, abattaient des branches pas encore mortes, traînaient leur charge, personne n'eut le cœur de s'y opposer. Avant le dégel, en fin de janvier, beaucoup de personnes avaient péri, dans les bourgs comme dans les écarts, mortes simplement de faim et de froid.

Dans les Cahiers de doléances, plaintes et remontrances, rédigés en tout début de mars, on eut bientôt réclamé contre le temps si celui qui tenait la plume

(assisté de « ceux qui savent signer ») n'avait bougonné que ce n'était point l'objet. Du moins l'assemblée convoquée au son de cloche eut-elle soin de leur dire, là-haut, sur quelle terre on se fatiguait.

Au Bourgneuf-la-Forest :

« Nous sommes sur un sol maigre et stérile dans la plus grande partie, si bien que les landes qu'on a défrichées... ne portent presque plus rien... Les anciens cantons de la paroisse sont les uns plus, les autres moins stériles ; mais tous ont besoins d'un engrais qu'ils n'ont pas. Les pailles peu abondantes ne suffisent pas pour cela ; de sorte que les colons sont obligés de recourir aux feuilles des arbres qui tombent en automne ; il faut balayer les champs et les fossés où elles s'arrêtent, ouvrage long, pendant lequel les colons des closeries ou petits lieux ne peuvent aller en journée pour gagner de quoi suppléer à leur nourriture... Si le seigneur et le curé avoient des entrailles de fer, plusieurs d'entre eux et leur famille mourroient de faim. »

A Chailland :

« La paroisse est en très mauvais fonds, garnie de fougères et brousses, parsemée de landes, de montagnes, de pierres, cailloux et rochers de formes prodigieuses... La chaleur en été fait périr les semences des pièces labourables sur les montagnes ; le froid et les eaux détruisent les ensemencés dans les vallons, ainsi les récoltes ne donnent en tous temps que de faibles espérances... Les calamités des temps passés, les épidémies sur les habitants, la mort des principaux cultivateurs, les pertes des bestiaux, la surcharge des impôts, la pauvreté quasi universelle des habitants ont occasionné un découragement total. »

A Saint-Hilaire-des Landes :

« La stérilité du sol dont la plus forte partie consiste en landes et rochers qui ne produit presque point de foin, qui donne un mauvais seigle, et dont la récolte la plus abondante est le sarrasin ou bled noir, seule nourriture des habitants, frustre souvent l'espérance du laboureur, soit par les sécheresses, soit par les pluies de l'équinoxe et autres vimères. Le sol produit aussi quelques avoines, mais, outre que cette production est sujette à mille accidents, elle ne soulage point les habitants puisque à peine elle suffit pour payer les rentes seigneuriales. Le terrain, outre sa stérilité est inégal, pierreux, difficile et coûteux à cultiver et plus exposé pour la plus grande partie au Nord. »

A Juvigné, on fait observer que la moitié de la paroisse

« est en lande, inculte, en mauvais bois ou en étangs ; que le sol de la terre est très froid et fort mauvais ; que les terres ne produisent qu'un peu de bled seigle et du sarrasin ; que sur quatorze à quinze cents habitants qui habitent cette paroisse, il en existe plus de cinq cents réduits à l'aumône et dans la plus profonde misère, sans y comprendre un nombre considérable de pauvres honteux. »

A Launay-Villiers, on dit la terre

« située dans un très mauvais pays qu'on ne cultive que très difficilement, infiniment aquatique et spongieuse, et qui ne produit que très peu. Que cette paroisse est vexée par les impôts, vu surtout

qu'elle est remplie de misérables qui languissent de faim et qui en périroient s'il ne se trouvait des âmes charitables pour les secourir ».

On ajoute que la culture du lin, dont quelques familles attendaient de vivre, n'ayant pas réussi plusieurs années de suite avait réduit celles-ci « à une misère extrême ».

Puisqu'aux plus obscurs, sortis des fonds de terre par les chemins creusés, après qu'ils aient traversé les mares d'eau de pluie, hardes tachées par la terre qu'ils remuaient, verdies par le bois tenu à brassées, on donnait pour une fois la parole, ils s'en prirent à l'excès des impôts : aussi bien dîme due au clergé que redevances seigneuriales, corvées des grands chemins, traînage des meules, moulin banal (« *Les seigneurs exigent avec rigueur la banalité en tous les tems, et si, par exemple, avient deffault d'eaux dans leur moulins, ils ne veulent pas dédommager leurs sujets obligés d'aller moudre ailleurs à double et triple frais* », Saint-Hilaire-des-Landes). Ils dirent la taille trop mal répartie mais surtout accusèrent l'impôt le plus haï : la gabelle.

Pays de grande gabelle chez nous, tout habitant de plus de sept ans devait consommer par année sept livres de sel qu'il fallait acheter très cher, quoique souvent il fut mauvais. « *Le sel du devoir* », qui ne devait pas servir aux salaisons. Ernée était grenier à sel pour trente-six paroisses des environs. Le sel valait deux livres le minot (un demi-hectolitre) en Bretagne et cinquante-huit livres dans le Maine*, or l'Ille-et-Vilaine commence là, derrière les haies de terre et d'arbres, entre les bois, landes, fondrières, par le court une dizaine de kilomètres. Rude la tentation pour les plus pauvres, ou les plus audacieux, de se faire contrebandiers et bien néfaste pour la région cette proximité de la frontière, invisible parmi les ajoncs.

Les faux-saulniers risquaient une balle de plomb, ou la morsure des chiens gabelous, d'être enchaînés jusqu'à leur mort aux galères, ou du moins de croupir dans une prison locale, insalubre et surpeuplée, d'où ils ramenaient des maladies contagieuses qui décimaient ensuite leur famille. Les employés de gabelle, mal payés, contrebandiers eux-mêmes et « *gens sans avœux* », abusaient de leur pouvoir. Les deux camps se traquaient la nuit, dans le brouillard les bois les chemins, à l'écoute du moindre heurt de sabot contre une pierre.

« Jamais les employés des fermes n'arrêtent de faux-saulniers qu'en les assommant à coups de frettes (gourdins cerclés de fer). De là il résulte la perte d'une infinité de sujets, la désolation des familles, la négligence de la culture des terres, la perte de tous les chiens nécessaires à la garde du bétail et du gibier qu'ils prennent par le moyen des collets qu'ils tendent. » Aussi le Cahier de Juvigné demande-t-il « *la suppression des gabelles comme l'impôt le plus odieux et le plus désastreux qui existe en France, puisqu'il y fomenté une guerre continuelle...* ».

A Launay-Villiers, semblables paroles sortent d'entre les chicots, poils mêlés de tabac, bonnets en grosse toile, vestes maculées par la boue des chemins que fait gicler le pas des bêtes :

* (Soit 29 fois plus. Le Cahier de Juvigné dit : « Le sel d'impôt est de 13 sous la livre, le sel de Bretagne n'est que de 6 deniers », soit 26 fois moins.)

« La gabelle surtout est le fardeau le plus insupportable qu'éprouve la paroisse... C'est un terrible fléau pour elle ; comme elle borde la Bretagne, elle sert de passage aux faux sauniers soit à pied soit à cheval, une infinité d'enfants qui mennent des chiens en Bretagne qui font leurs chemins au travers des grains et une infinité de mauvaises gens qui viennent de différents endroits et de misérables qui pillent et volent tout ce qu'ils peuvent, soit fruits, légumes, toute espèce de vollailles, qui passent au travers des bleds pour éviter la rencontre des employés et, ce qui met le comble à nos misérables situations, c'est que les chevaux ne sont pas en sûreté dans leur pâture et qu'on en vole très fréquemment. »

Toutes les nuits, pour gabelous et faux-saulniers, familles hirsutes et renfermées durant le jour, c'est le guet, les courses, l'oreille tendue vers la brume juste trouée par le cri des chats-huants, et les empoignades à coups de triques.

« Les uns et les autres passent et repassent... (au Bourgneuf-la-Forêt) par les champs semés ou non semés, en épi ou non... et causent une grande diminution de la récolte. Ils font quantité de brèches aux champs, de là toutes sortes d'animaux y entrent et font d'autres ravages. »

Du froment peu, plutôt du seigle (on dit encore « bled » pour le seigle, pour tout ce qui sert à faire du pain, le mot viendrait des anciens Francs : ce qui est produit par un champ), ou un méteil d'avoine et d'orge, bien du sarrasin, oui, mais les rendements en étaient faibles. Les champs cernés de talus et d'épines portaient aussi du chanvre, du lin. Surtout, la terre durant des années demeurait en jachère : genêts, ajoncs, fougères, qu'on coupait pour nourrir un bétail maigreux, qu'on brûlait dans la cheminée en bourrées, par quelles broussailles, en attendant, renards blaireaux putois approchaient des hangars, on ne pouvait pas tenir une volaille.

Le mois de mars vit les ventres creux : saloir vidé, châtaignes finies, choux pour la soupe avaient gelé. Les plus pauvres au temps de famine faisaient leur pain avec des glands et des racines de fougères (« noir et gluant comme suie de cheminée »). Toutes sortes de grains étaient chères, des prix devenus inabornables à cause de la rareté même. En dehors serrer des pissenlits ne restait rien. Alors la campagne fut hérissée de colères qui surgissaient en quelques minutes à cause du sel ou à cause du pain, parmi ceux qui venaient d'échapper à l'hiver. Les femmes s'indignaient, les hommes accouraient, armés tant bien que mal mais forts de ce qu'ils venaient d'envoyer leurs remontrances au Roi, qui l'avait demandé. Au-dessus de la boue mêlée de feuilles mortes d'où sortaient des feuilles neuves et luisantes, subitement tournoya, dans l'air humide frais entre les premières épines fleuries blanc, comme une idée que l'ordre ancien était devenu insupportable. De mots écrits, plaintifs — on avait entendu la plume grincer péniblement sur le papier (à la fin du très petit Cahier de Launay-Villiers : « nous abrégeons nos doléances pour ne pas ennuyer. Si elles sont courtes elles ne sont malheureusement que trop véritables ») — on passa aux cris, ici ou là on s'assembla brusquement, on mit son corps en avant, en travers de charrettes qui déplaçaient du grain, des fouets de rouliers, des triques noueuses étaient brandies, l'un attrapait les chevaux à la tête, l'autre tournait la manivelle du frein, on allait décharger les sacs, fallait pas que le grain quitte

la région. En ville ça fut plus vif encore, à Mayenne un attroupement d'hommes et de femmes empêcha une voiture chargée de seigle arrêtée à l'Auberge de la Belle Étoile de partir pour Pré en Pail. La maréchaussée accourut à cheval mais, accueillie par des volées de pierres, elle dut se retirer sous les huées. A cause de la cherté des grains, il y eut beaucoup de brèves émeutes qui menaçaient d'enlever par la force aux greniers de quoi faire du pain, ou de la galette.

Savait-on seulement que le Tiers-État s'agitait à Paris ? probable que non. Les poules s'étaient remises à pondre. Y avait assez de verdure pour faire sa soupe mais d'ici la moisson pas grand farine, rien de solide qui tienne au corps. Toute la campagne refermée par les feuilles, chemins ombreux sous l'arc des branches, champs et prairies soigneusement clos où le soleil chauffait la terre, la rumination de quelques vaches. Ce qui avait bougé sous les bonnets ne faisait point de bruit, le paysan se méfiait autant de la racaille des villes prête à dévaliser les fermes que du régisseur de château qui n'aurait bien laissé aux tenanciers que les trognons de choux comme nourriture. Arrachant à poignées les mauvaises herbes, coupant à la faux dans les basses prairies un foin gorgé d'humidité, le paysan se demandait encore ce qu'il avait à gagner entre les uns et les autres. Sur l'étendue compartimentée en petits champs, silence, ou le bourdonnement affairé des mouches.

Ceux qui restaient auprès des routes virent durant ces mois d'été passer beaucoup plus de chemineaux qu'autrefois. Ils ne demandaient pas l'aumône : ils exigeaient la charité avec des manières plutôt inquiétantes. Visage mal rasé, poussiéreux, traînant de très vieilles bottes percées, ils disparaissaient en direction de Paris. D'autres figures survenaient, assoiffées, il faisait chaud.

Là-dessus — on était le 18 juillet — il fut annoncé que la Bastille... la nouvelle arrivait au pas des chevaux avec la malle-poste, mais allez partager le vrai du faux, il en était raconté de toutes sortes ! Quand même des milices furent armées dans les bourgs. Certains craignaient déjà les suites, les revirements. D'autres se montraient bien énervés, se voyaient changer ce qui avait toujours été, la paroisse de Juvigné ne confiait-elle pas au Tiers-État de

« délibérer sur les ordres arbitraires et en particulier les lettres de cachets », disant « cet objet concerne la liberté publique et personne n'en doit être privé, à moins qu'il n'ait commis un crime, ce qui n'était pas auparavant, si un habitant des campagnes se faisait un ennemy d'un homme puissant ».

On attendait les grains à mûrir, on surveillait la tournure du vent, les enfants empêchaient les oiseaux de se poser. Il y eut des bruits.

Ça se répandit de bourg à bourg, puis à partir de chacun des bourgs en sabots ou avec les charrettes ces mots-là mêlés aux coups de fouets, aux paroles lancées sur les chevaux, se faulèrent sentiers chemins jusqu'aux fermes les plus isolées : l'annonce — ah, c'est pas Dieu possible ! — d'une invasion par des brigands sortis d'où ? on ne savait pas mais des bandes qui pillaient et incendiaient tout. Ceux qui avaient entendu dire croyaient bientôt qu'ils avaient vu, rien qui coure plus vite que les contes... Le vendredi 24 juillet, les clochers sonnèrent le tocsin, les bourgaliens se sauvèrent en campagne, blottis dans les plus creux fossés, tous ceux qui avaient quelques sous d'avance firent pour leur argent un trou derrière des pierres, sous les fagots. Protégés de piques, fourches,

fusils, bâtons, portant leurs hardes et leurs effets, un grand nombre de paysans, femmes et enfants, fuyaient sans savoir où se tourner, on ne parlait que de fermes qui brûlaient... on allait pour porter main forte mais les nouvelles se contredisaient, on se jetait dans une autre direction. Après avoir, sur son passage, égorgé tous les habitants, une grande troupe de brigands — disait-on pas jusqu'à mille cinq cents ? — venait en direction de Saint-Ouen-des-Toits. Le branle des cloches ne finissait pas d'émouvoir l'air et le curé confessait sans repos, beaucoup qui se croyaient près de mourir. Vint le soir, on eut pitié des vaches.

Dans les jours qui suivirent, les brigands n'ayant toujours point paru, il se trouva des grandes gueules à crier que, peut-être bien, tout avait été inventé par les nobles pour faire peur. Une fois levée, l'idée courut son chemin parmi les moissonneurs qui commençaient à affiler leur faucille que c'était là une belle occasion, pour faire peur aussi, d'essayer de se débarrasser des droits féodaux. Fallait détruire

« les antiques parchemins qui obligeaient le tenancier vis à vis du possesseur du fief et les volumineux terriers que le sénéchal feuilletait avec tant de soin les jours d'assises »

comme écrivirent cent ans après Duchemin et Triger (*Les débuts de la Révolution en Mayenne*, 1888). Autour du seigle réunis, journée faite, on décida d'envoyer un messenger à Monsieur le Comte : qu'il livrât son grand chartrier, d'autres qui avaient eu à en souffrir insistèrent : voulaient qu'il livrât aussi son garde-chasse. Bon, le messenger partit, inquiet de son audace. Le jour se prolongeait, à peine verdi aux carreaux de la salle. Le Comte lui fit servir à manger et le coucha, espérant que cet homme-là calmerait les fermiers à son retour.

Il n'en fut rien. Le lendemain, tôt rassemblés, c'est plusieurs centaines issus des chemins nocturnes qui arrivèrent, grand bruit de sabots, aux marches du château, presque tous hommes armés de fusils brocs sabres faucilles ou bâtons ferrés. Ils obligèrent le Comte de renoncer à ses droits, le faisant signer par devant un notaire traîné là. Puisqu'on ne leur montrait pas le chartrier, ils enfoncèrent les armoires de chêne fermées à clef pour trouver les titres et brûlèrent tout dans le milieu de la cour. Les braconniers cherchaient le garde-chasse, disant qu'ils allaient se tailler des cocardes dans sa peau, mais le Comte l'avait fait enfuir dans la nuit. Ils mangèrent les provisions du château et de la ferme, de firent donner de l'argent par le Comte, menacèrent de le brûler lui-même sur des fagots qu'on commençait d'entasser, la Comtesse en resta deux heures évanouie. Puis ils se retirèrent par groupes selon la paroisse d'où venus, selon celui qui les entraînait, s'entourant de fortes plaisanteries. Les restes fumaient devant le château, dont la grille fut après attachée.

En quelques jours de nombreux chartriers furent détruits. Les nobles rudoyés perdaient aux mêmes flammes leurs registres, titres de propriété, papiers de famille, contrat de mariage, titres de noblesse, actes sous seing et leur cave se trouvait vidée, les bouteilles souvent cassées... On ne laissait qu'une braise en train de mourir sous la couverture de cuir des vieux livres. Mais il n'y eut ni coups ni blessures.

Pendant que les tenanciers s'employaient à effacer la preuve écrite des corvées, banalités et rentes seigneuriales (perçues « *de la manière la plus tyranni-*

que » se plaignait-on à Juvigné), d'autres qui n'étaient pas attachés à une terre, ni appelés par les champs bientôt mûrs, s'occupaient du grain et du sel.

Dans la forêt entre Chailland et Mayenne, des familles sauvages avaient leur gîte sous des cabanes de branchages recouverts avec terre et mousse, des nichées entières de boisseliers, bûcherons, sabotiers, braconniers de père en fils qui même en joignant rapine et mendicité à la vente de leurs ustensiles végétaient « dans une misère noire » (« ces agglomérations troglodytiques étaient des coupe-gorge », ajoute même Paul Delaunay, *La Mayenne révolutionnaire*, 1906). Le 2 août 1789 à dix heures du soir, on informa la municipalité de Mayenne que trois cents paysans, faux-saulniers, bûcherons et sabotiers de la forêt, postés aux abords feuillus de la ville, attendaient le milieu de la nuit pour attaquer le grenier à sel. La municipalité proposa une vente à bas prix. Malgré tout vers trois heures du matin, armés de haches, de vieux fusils de chasse, les révoltés forcèrent les portes du grenier et le pillage commença. La population pauvre de Mayenne accourut pour se servir. De tous les côtés des bras rapidement chargés de sel, en paniers ou poches, disparaissaient dans l'ombre.

Ayant ouï dire que la nuit du 4 août l'Assemblée avait aboli les privilèges féodaux, on cessa de brûler les chartriers, les faucilles dentées entrèrent dans les champs. Il était l'heure de penser à l'hiver. Les gerbes liées de paille, froment ou seigle, furent tassées tête-bêche dans la grange, attendant d'être battues au fléau. Les souris commencèrent leur ouvrage.

Dans les derniers mois de 89, il y eu beaucoup de petits soulèvements à cause de la rareté des grains. Le prix du seigle montait déjà malgré la récolte faite en août. Les propriétaires avaient pourtant accepté de mettre sans attendre sur le marché une partie des blés qu'ils se réservaient (chacun faisait alors moudre selon le besoin pour cuire à domicile). C'est surtout dans le district d'Ernée que ça fut agité. A Ernée, le libraire avait fait faillite en 1785 mais il y avait quinze cordonniers, neuf bouchers, des tanneurs, un potier d'étain, le commerce était de toiles grosses ou fines fabriquées dans le pays, surtout du fil, des bestiaux et du grain. Pour froment, bled (ou seigle), carabin (ou sarrasin), avoine (plus souvent prononcé aveine), les prix étaient ceux du marché d'Ernée, annoncés au « bouesseau », une mesure de capacité (le boisseau d'environ treize litres) qui ne comptait pas si le grain était pesant ou non, nourri ou échaudé, « cueilli » comme on dit.

Le 19 octobre, la dame Gendry, d'Ernée, voulut se faire amener par son fermier de La Jardière en Saint-Hilaire-des-Landes un chargement de carabin et d'avoine. Craquements de charrette, sabots de juments contre les rocs du chemin qui remontait jusqu'au Chêne Simon où l'hiver avait encore raviné. Il est toujours là le chemin. Sur la butte, au Chêne Simon, c'est une ferme, de ce temps-là y avait rien qu'une lande. Le Jean Poigné tenait ses juments, marchant de côté, pour gagner Ernée par Daviet sortait juste des fonds, « arrête ! » plusieurs, de cachés, avaient sauté au devant de lui, arraché la bride, pressés l'entouraient, bonnets sabots paletots vieux chapeaux couleur de terre et couleur d'écorce, les figures, ceux de La Cordonnaie, ceux de La Bertonnière, il les reconnaissait. De toutes manières n'irait pas plus loin, le menaçaient de crever plutôt les sacs, de lui foutre à lui une verdée, plusieurs s'étaient coupé une trique. Le Jean Poigné proposa de leur vendre les grains

au prix du marché d'Ernée, ce qu'avait ordonné la propriétaire... lui fut répondu qu'on avait que faire de grain pour le moment et pas d'argent, mais que les sacs ne quitteraient pas la paroisse, « t'as bon temps de redoubler » qu'ils dirent, le Poigné fit tourner ses juments.

Profitant de ce que la maréchaussée à cheval était occupée par les troubles, le brigandage devint plus fréquent. Dans la nuit du 23 au 24 décembre, quatre mauvais hommes déguisés en femmes s'introduisirent chez un habitant de Saint-Germain-le-Guillaume par un trou qu'ils avaient percé dans son toit, « *à la lueur d'une chandelle allumée dans une vessie de cochon* » ils essayèrent d'assommer à coups de marteau ou de hache le nommé Esnault, sa femme et sa fille, mais tant de cris les mirent en fuite. Dans la nuit du 9 au 10 janvier 1790, des voleurs forcèrent la porte de l'église à Vautorte en se servant d'un coutre de charrue, ils emportèrent le coffre de fabrique et l'abandonnèrent dans un champ, n'y ayant trouvé que des papiers. Le 31 janvier au matin, juste avant que le jour fût levé, trois hommes armés de gourdins ferrés entrèrent au moulin du Bourgneuf-la-Forêt, renversant le commis meunier, firent sauter à la barre de fer le couvercle d'un coffre où le patron rangeait son profit et s'enfuirent. Poursuivis par les voisins qui criaient, ils jetèrent dans un ruisseau le sac d'argent. On ne suivit pas leurs traces pourtant visibles sur la gelée blanche.

En ce début de 1790 : misère, mendiants, même le blé noir était trop cher, même la balayure de grenier fut vendue, le pain manquait. L'air froid tendu sur la campagne, semblait qu'à tout moment il pouvait se casser.

Le département venait d'être constitué, nommé par la Mayenne qui le traverse de haut en bas, rassemblant les paroisses où on « faisait après » le lin comme on dit (« faire après » c'est s'occuper de), depuis la semaille des pièces de terre jusqu'au tissage des pièces de toile. Les petites villes de Mayenne et Laval revendiquaient d'être le chef-lieu. Dès que Laval eut été choisie, l'Assemblée Constituante lui envoya comme à tous autres chefs-lieux sans doute une brassée de drapeaux bleu blanc rouge, mais la voiture passant par Mayenne fut attaquée par les habitants déçus qui s'emparèrent des drapeaux, tentèrent de les garder pour eux. Un instant sur le gris d'ardoise, le gris du ciel, le gris des branches, il y eut flottant cet éclat tricolore, des étendards bleu blanc rouge qui couraient... et puis rien, des jours gris encore assez froids, probable, la nature ne se réveillait pas encore, la justice n'était point sortie de terre. Farine, bouillie, pain noir, les charençons s'étaient mis aux grains. Ceux qui mangeaient se faisaient petits, les autres cherchaient à quoi faire une soupe.